



La jouissance du corps vivant Frank Rollier

La *jouissance du corps vivant* est une modalité de jouissance qui apparaît chez Lacan dans le Séminaire *Encore*¹, dans ce que l'on appelle son deuxième enseignement. Elle n'exclut pas d'autres modèles de la jouissance élaborés auparavant par Lacan, – modèles ou *paradigmes*, selon l'expression de Jacques-Alain Miller – qui sont propres aux êtres parlants. Mon intérêt pour cette *jouissance du corps vivant* tient aussi à l'actualité de notre champ ; en effet, ce paradigme de la jouissance en tant qu'elle est liée à la vie, et plus précisément à la vie sous la forme du corps, a été repris par J.-A. Miller dans le dernier cours qu'il a donné². Ce paradigme de la jouissance se trouve aussi au cœur de la question du traumatisme, qui a fait l'objet des 43^{èmes} Journées de l'ECF et, logiquement, il occupe une place centrale dans les témoignages de passe des Analystes de l'École (AE).

Mon idée première était de définir chaque terme de mon titre, *jouissance – corps – vivant*, l'un puis l'autre, séparément, mais je me suis vite aperçu que ce projet ne tenait pas la route. Dans une perspective lacanienne, il est impossible de parler d'un de ces trois termes sans parler des deux autres. Il y a un nouage entre la vie, le corps et la jouissance.

Le corps

Je partirai de l'article de Freud « Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique ». Dans cet article de 1910 qui porte sur la cécité hystérique, Freud oppose « les pulsions qui servent la sexualité, l'obtention du plaisir sexuel », et les autres pulsions qu'il appelle « les pulsions du moi », « qui ont pour but l'autoconservation de l'individu »³. Il soutient la thèse que « le “moi” se sent menacé par les prétentions des pulsions sexuelles et se défend contre elles par des refoulements ». Or, il observe que « ce sont les mêmes organes [...] qui sont à la disposition des pulsions sexuelles et des pulsions du moi », mais « qu'il n'est facile pour personne de servir deux maîtres à la fois »⁴. Dans le cas de la cécité hystérique, « le moi a perdu sa domination sur l'organe qui maintenant se met entièrement à la disposition de la pulsion sexuelle refoulée ». À partir du moment où « les intérêts sexuels de la vision se sont mis en avant », écrit Freud, « le moi ne veut absolument plus rien voir »⁵. Freud fait référence à d'autres faits cliniques explicites, se rapportant à d'autres organes, tels « la main qui voulait commettre une agression sexuelle » et qui « est frappée de paralysie hystérique », ou « les doigts de personnes qui ont renoncé à la masturbation [qui] se refusent à apprendre le délicat jeu de mouvements qu'exige la pratique du piano ou du violon »⁶. Ainsi, il en déduit brillamment que « La pulsion refoulée [...] trouve sa vengeance et son dédommagement : elle peut désormais intensifier sa domination sur l'organe qui est à son service. »⁷

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975.

² Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « L'être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2010-2011, inédit.

³ Freud S., « Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1988, p. 170.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 171.

⁶ *Ibid.*, p. 172.

⁷ *Ibid.* p. 171-172.

J.-A. Miller, relisant cet article dans son cours sur la *Biologie lacanienne*⁸, formule que le corps hystérique présenté par Freud est un corps tel qu'« un organe destiné à servir l'autoconservation de l'individu est sexualisé, [...] cet organe cesse d'obéir au savoir du corps, lequel est au service de la vie individuelle, pour devenir le support d'un "se jouir" [...]. L'œil peut et devrait servir au corps à s'orienter dans le monde, à voir, et le voilà qui se met à servir ce que Freud appelle la *Schaulust*, le plaisir de voir. C'est non pas du tout un plaisir régulé, mais un plaisir qui déborde la finalité vitale, et même qui conduit à l'annuler. C'est pourquoi ici le *Lust* est le plaisir devenu jouissance ». J.-A. Miller nous apporte ainsi une définition de la jouissance : « le plaisir [...], devient jouissance au moment où il déborde le savoir du corps, où il cesse de lui obéir. Ce que Freud appelle le plaisir sexuel, c'est ce plaisir devenu jouissance »⁹ (ce que Freud nomme *Die sexuelle Lust* dans cet article). Ce commentaire met en valeur que la jouissance déborde tout savoir constitué, qu'elle échappe à la maîtrise; la conséquence en est qu'aucun équilibre, aucune harmonie, aucune homéostasie ne sont possibles.

« Le même organisme », ajoute J.-A. Miller, « doit supporter deux corps distincts [...]. D'un côté, un corps de savoir, le corps qui sait ce qu'il faut pour survivre [...] et de l'autre côté, le corps libidinal. [...] d'un côté, le corps-plaisir qui obéit, et de l'autre côté le corps-jouissance, dérégulé, aberrant, où s'introduit le refoulement comme refus de la vérité »¹⁰.

Il est donc possible de poser que : d'une part, le corps est le lieu de la jouissance. Lacan, dans le Séminaire *Encore*, énonce qu'« un corps cela se jouit ». La citation complète est : « nous ne savons pas ce que c'est que d'être vivant sinon seulement ceci, qu'un corps cela se jouit »¹¹. Lacan noue le corps avec la jouissance, et il définit un peu plus loin ce corps comme « substance jouissante »¹², en référence à Descartes qui a décrit le corps comme une substance ; toutefois, celle de Lacan se distingue de la substance de Descartes pour lequel le corps se réduisait à une étendue. Et d'autre part, que le corps est nécessaire à la jouissance, ce que Lacan formule en disant que « Pour jouir, il faut un corps. »¹³

Une distinction doit être faite entre le corps qui se jouit, tel que Lacan l'amène dans ce Séminaire *Encore*, et le corps du stade du miroir, première manière dont Lacan a abordé la question du corps. Le corps du stade du miroir relève de l'imaginaire : l'*infans* s'identifie à l'image de son corps dans le miroir, et c'est en s'identifiant à ce leurre, avec la médiation d'un Autre qui reconnaît et nomme l'image, qu'il peut, écrivait Lacan, acquérir « une forme [...] orthopédique de sa totalité »¹⁴. Lacan, à défaut de parler de jouissance, qui n'est pas encore un concept qu'il utilise, note l'« affairement jubilatoire »¹⁵ qui marque ce franchissement chez l'enfant ; cette jouissance est liée à l'assomption d'une image, elle est d'ordre imaginaire, et c'est elle que J.-A. Miller repère comme le premier paradigme de la jouissance chez Lacan. Cette captation de l'image du corps et la jouissance qui l'accompagne, forment le modèle imaginaire de l'unité, une illusion d'unité nécessaire au sujet parlant. Lacan dira même à Nice : « Vous avez un corps, d'où procède votre imaginaire. »¹⁶

⁸ Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Seuil, n° 44, février 2000, p. 5-45.

⁹ *Ibid.*, p. 32-33.

¹⁰ *Ibid.*, p. 33.

¹¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *op. cit.*, p. 26.

¹² *Ibid.*

¹³ Lacan J., *Je parle aux murs*, Paris, Le Seuil, p. 28.

¹⁴ Lacan J., « Le stade du miroir », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 97.

¹⁵ *Ibid.*, p. 94.

¹⁶ Lacan J., *Le phénomène lacanien*, Tiré à part des *Cahiers cliniques de Nice*, n° 1, juin 1998, p. 23.

La jouissance

Je relève trois moments de bascule dans l'enseignement de Lacan où, s'impose à lui de recourir au concept de jouissance.

Premier moment — Lors de sa lecture des thèses de Freud sur l'*au-delà du principe du plaisir*. Chez Freud, l'observation de ce qui se répète, à partir de la clinique des rêves des traumatisés de guerre, de la clinique du transfert avec ses analysants et enfin de son observation du jeu de la bobine chez son petit-fils (*le fort-da*), l'amène à repérer un au-delà du principe du plaisir, qui le conduit à poser l'existence d'une pulsion de mort ; c'est elle, dit-il, qui est à l'œuvre dans la répétition. Lacan, relisant Freud, dira que la répétition « est proprement ce qui va contre la vie »¹⁷ et que ce qui la nécessite « s'appelle la jouissance »¹⁸. On voit apparaître la jouissance comme un autre nom de la pulsion de mort.

Dans cette même perspective, Philippe De Georges précise que « la jouissance, si chère au sujet, est un mal. Un mal au sens où, quoiqu'on veuille, "elle comporte le mal du prochain". »¹⁹

Lacan fait une lecture différente de celle de Freud, il va au-delà. Pour Freud, les pulsions de vie et de mort, sont liées à la vie en tant que telle, elles sont présentes avant même que la vie ne prenne la forme d'un corps, par exemple au niveau d'un être unicellulaire. Pour Lacan, la jouissance est certes liée à la vie, mais en tant qu'elle se manifeste dans un corps et, faut-il ajouter, dans le corps d'un être parlant. Alors que Freud voit dans la répétition un phénomène vital originaire, pour Lacan la répétition n'est pensable qu'en référence à un sujet assujéti au langage.

Cette condition de langage fait dire à J.-A. Miller qu'« on peut considérer la jouissance sous sa face de jouissance du corps, et on peut la considérer sous sa face jouissance du langage, jouissance du signifiant, mais sans jamais oublier que ce ne sont que deux faces de la jouissance comme telle. Il n'y a de jouissance du corps que par le signifiant [...]. Jouissance du corps et jouissance du signifiant sont connectées, ce sont deux aspects [de la même chose ...]. Il n'y a pas pour l'être parlant de jouissance avant le signifiant »²⁰.

Dans *Encore*, Lacan aura une formulation encore plus précise : « Le signifiant, c'est la cause de la jouissance. »²¹ Ainsi, la formulation : *jouissance du corps vivant* doit être complétée, il s'agit de la jouissance du corps vivant, causée par le signifiant.

Second moment — Cette évolution de son enseignement le portera aussi – à partir du Séminaire, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse* – à mettre l'accent sur un autre versant que celui du sens, ou du non-sens, versants qui tous deux appartiennent au registre symbolique. Il parlera de la jouissance en tant qu'elle est ce qui s'oppose au sens, qu'elle est hors sens, en ceci qu'elle est « ce qui ne sert à rien »²². Comment entendre cela ? La jouissance ne répond pas à un besoin, comme Freud l'a montré avec la cécité hystérique. Elle « ne sert à rien, sinon à sa propre exigence »²³, comme le note P. De Georges.

Troisième moment — Le concept de jouissance s'impose aussi à partir de la clinique de la psychose et, en particulier, celle du président Schreber. La référence à la jouissance est très présente dans les *Mémoires* du président. Par exemple, Schreber écrit que « La béatitude consistait en un état de jouissance ininterrompue, associée à la contemplation de Dieu. »²⁴ Ici,

¹⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 51.

¹⁸ *Ibid.*, p. 14.

¹⁹ De Georges P., *Par-delà le vrai et le faux*, Paris, Michèle, 2013, p. 157.

²⁰ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, XIII séance, 27 mai 98

²¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *op. cit.*, p. 27.

²² *Ibid.*, p. 10.

²³ De Georges P., *op. cit.*, p. 160.

²⁴ Schreber D. P., *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 31.

c'est le mot *geniessen*, que Lacan et les traducteurs de Schreber traduiront, en 1975, par *jouissance*²⁵.

Le vivant et le corps vivant

Nous avons vu, en suivant J.-A. Miller, que *le corps est nécessaire à la jouissance et qu'il n'y a de jouissance du corps que par le signifiant*. Si maintenant nous partons de la vie et du vivant, il est aussi possible de dire que *la vie est la condition de la jouissance*, mais il faut à nouveau préciser que le vivant auquel nous avons affaire dans l'analyse est de l'ordre du signifiant. Le signifiant est ce qui permet d'évoquer la vie de quelqu'un, même bien après sa mort biologique ; c'est ce qui confère éventuellement l'immortalité, ce qui permet à la vie de ne pas mourir. J.-A. Miller parle de « survie signifiante »²⁶; à propos du désir décidé d'Antigone de donner une sépulture à son frère. Il note qu'elle est « celle qui ne dit rien d'autre que le vivant humain a droit à la sépulture, c'est-à-dire qu'il persiste en tant que signifiant au-delà de la mort biologique »²⁷.

La vie sur terre ne se limite pas au corps humain. Le XVIII^e siècle a beaucoup réfléchi à l'idée d'une continuité de l'inanimé au vivant, ce dont témoigne par exemple *Le rêve de d'Alembert*²⁸ de Diderot, commenté par J.-A. Miller dans *Biologie lacanienne*. La psychanalyse s'intéresse à la vie dans sa manifestation corporelle, en tant que le corps vivant c'est « le corps qui est affecté de la jouissance »²⁹, c'est-à-dire qu'il ne s'agit ni du corps imaginaire, ni du corps symbolique, représenté par exemple par un blason ou des armoiries.

Dire que le corps vivant est affecté de la jouissance, c'est aussi faire de la jouissance « un affect du corps »³⁰. Voilà une autre définition de la jouissance.

L'accent mis par Lacan sur la jouissance vient en contrepoint de sa formulation qu'entre l'homme et la femme, *il n'y a pas de rapport sexuel* qui puisse s'écrire. D'un côté, *il n'y a pas de rapport sexuel*, de l'autre *il y a la jouissance* et « c'est toujours le corps propre qui jouit »³¹. Cette jouissance n'est liée ni à l'imaginaire, ni au symbolique, elle « *est du réel* »³². J.-A. Miller la qualifie de « jouissance Une », parce que cette jouissance « se passe de l'Autre », qu'elle est « séparée de l'Autre ». On peut donc écrire que la jouissance du corps vivant, causée par le signifiant, c'est la jouissance Une. Le *pousse-à-la-jouissance* et la solitude du sujet moderne, seul avec sa jouissance, en sont le reflet.

Variantes de la jouissance du corps propre

La jouissance phallique, « concentrée sur la partie phallique du corps » que Lacan définit comme la « jouissance de l'idiot, du solitaire » qui ne nécessite pas le rapport à l'Autre ; elle est représentée à l'extrême par la jouissance masturbatoire³³.

La jouissance de la parole, ce qui veut dire, indique J.-A. Miller : « que la parole est jouissance, qu'elle n'est pas communication à l'Autre par sa phase essentielle. »³⁴ Lacan l'a qualifiée de *blablabla*.

Quant à la jouissance sublimatoire, il s'agit d'« une version de la sublimation comme

²⁵ *Geniessen* vient de *essen*, manger, et signifie : 1^{er} : « manger, boire, prendre » ; 2^{ème} : « savourer » et, au sens figuré : « jouir de ».

²⁶ Miller J.-A., *Biologie lacanienne et événement de corps*, op. cit., p. 21.

²⁷ *Ibid.*, p. 17.

²⁸ Diderot D., « Le rêve de d'Alembert », *Œuvres*, Pléiade.

²⁹ Miller J.-A., *Biologie lacanienne et événement de corps*, op. cit., p. 12.

³⁰ *Ibid.*

³¹ Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause Freudienne*, Navarin/Seuil, n° 43, octobre 1999, p. 20.

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*

n'impliquant pas l'Autre mais comme étant l'issue propre de la parole de jouissance »³⁵. Lacan a pu dire que le corps parlant, « quand on le laisse tout seul, il sublime tout le temps à tour de bras »³⁶.

Cette jouissance du corps propre, ou jouissance Une, qui est du réel, « est foncièrement asexuée »³⁷. Elle est à différencier d'autres modalités de jouissance :

- d'abord de la jouissance sexuelle, jouissance d'un corps autrement sexué, qui donc met en jeu « la jouissance de l'Autre ».

- d'autre part, de ce que Lacan a nommé l'*Autre Jouissance*, féminine. C'est une jouissance *radicalement Autre* – qui peut aussi être éventuellement éprouvée par un homme, comme en témoigne le mystique Jean de la Croix. L'*Autre Jouissance* est aussi celle vers laquelle un sujet psychotique est logiquement poussé.

Jouissance et orientation de la cure

Isoler la jouissance du corps comme jouissance Une comporte une conséquence pour la clinique : orienter précisément celle-ci sur la jouissance du sujet. Ceci implique de considérer que le symptôme constitue lui-même une jouissance – telle que nous l'avons définie précédemment – plutôt que d'aborder le symptôme comme porteur d'un sens caché à découvrir sur le versant de la signification, ce que Lacan a d'abord promu, suivant en cela Freud pour qui la signification était inséparable de la satisfaction. Cette dimension reste présente dans les analyses contemporaines, l'analyse s'intéressant aux significations du symptôme, mais ce qui oriente la cure c'est la jouissance du symptôme. J.-A. Miller a montré, en relisant Freud, comment le symptôme comporte un versant *Sinn*, effet de sens, et un versant *Bedeutung* qui concerne la relation au réel³⁸. Lacan, dans « Télévision », noue les deux dimensions du sens et de la jouissance quand il écrit à propos des chaînes signifiantes que « ces chaînes ne sont pas de sens mais de jouis-sens, à écrire comme vous voulez conformément à l'équivoque qui fait la loi du signifiant. »³⁹

Là où Freud parlait du symptôme comme *satisfaction substitutive* d'une pulsion, – comme dans l'exemple du symptôme hystérique où la pulsion refoulée fait retour dans un organe, l'œil ou la main – nous disons que le symptôme est jouissance.

En suivant ce fil, J.-A. Miller a parlé du symptôme comme d'un événement de corps, reprenant une indication de Lacan qui énonçait : « Laissons le symptôme à ce qu'il est : un événement de corps, lié à ce que : l'on l'a, l'on l'a de l'air, l'on l'aire, de l'on l'a. Ça se chante à l'occasion et Joyce ne s'en prive pas. »⁴⁰

Et puisque la jouissance du corps vivant est causée par le signifiant, J.-A. Miller en a simplifié la formulation. Il en a donné une version plus pragmatique, en énonçant que ces événements de corps, qui se matérialisent au niveau du corps, sont d'abord, toujours, des « événements de discours »⁴¹. Ce qui fait jouir le corps, ce sont des signifiants. Ceci éclaire le concept de trauma et lui donne sa dimension lacanienne, qui est celle d'un événement de discours affectant le corps, « l'événement produisant traces d'affects »⁴².

Dans l'histoire de chaque sujet, il y a de tels événements de discours qui ont laissé des traces dans le corps, des marques de jouissance qui se manifestent sous la forme de symptômes.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op. cit.*, p. 109.

³⁷ Miller J.-A., *Les six paradigmes de la jouissance*, *op. cit.*, p. 20.

³⁸ Miller J.-A., « Le séminaire de Barcelone sur *Die Wege der Symptombildung* », *Le Symptôme-Charlatan*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 11-52.

³⁹ Lacan J., « Télévision », *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 517.

⁴⁰ Lacan J., « Joyce le symptôme », *Autres Écrits*, *op. cit.*, p. 569.

⁴¹ Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *op. cit.*, p. 33-34.

⁴² *Ibid.*, p. 36.

C'est à partir de ce noyau de jouissance que le sujet divisé construit son fantasme, ainsi que J.-A. Miller l'a accentué dans son dernier cours⁴³.

Les Analystes de l'École (AE), qui ont mené leur analyse jusqu'à son terme, en témoignent. Ainsi, Hélène Bonnaud rapporte que, de son histoire, s'extrait un événement : sa sœur aînée lui a raconté que peu avant sa naissance, leur père lui a dit : « Si c'est une fille, on la jettera par la fenêtre. »⁴⁴ H. Bonnaud fera de nombreuses années d'analyse avant de pouvoir énoncer cette phrase qui, dit-elle, « n'était pourtant pas refoulée »⁴⁵. Elle entend maintenant cet *événement de discours* comme une interprétation sur son mode de jouissance, qui isole le signifiant maître *jeter* et qui a produit chez elle des symptômes, ce qu'elle nomme une « jouissance intime de vertige, de chute »⁴⁶. Cet événement aura déterminé le fantasme de *se faire jeter* et toute sa vie, elle aura lutté pour ne pas se « sentir éjectée », par cette « sensation de corps qui tombe, de corps qui lâche »⁴⁷. La jouissance ayant l'aptitude de se retourner en son contraire, H. Bonnaud parle de son « auto-jouissance à *se jeter / se faire jeter* »⁴⁸.

Ce témoignage montre que pour qu'il y ait analyse menée à son terme logique, il faut qu'au-delà du déchiffrement de l'inconscient dans le transfert, soit touché le fantasme et par là la jouissance du corps vivant, que soit touché le réel, en tant que « le réel, ce sont les effets qu'a la jouissance sur le corps »⁴⁹, selon la formulation d'Éric Laurent. L'analysant fait alors le constat de ce qui simplement se répète comme jouissance du corps vivant. C'est ce que Lacan a nommé le *sinthome*.

⁴³ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « L'être et l'Un », *op. cit.*

⁴⁴ Bonnaud H., « Un arrachement du réel », *La Cause du désir*, Navarin, n° 80, mars 2012, p. 114.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 115.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ Bonnaud H., « Trois interprétations... plus une constatation », *La Cause du désir*, Navarin, n° 83, janvier 2013, p. 98.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 99.

⁴⁹ Laurent É., « La psychose ordinaire », *La Cause freudienne*, Navarin, n° 65, mars 2007, p. 194.